

LE PASSE-TEMPS ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

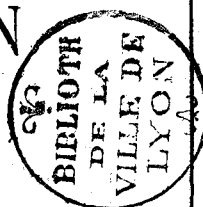
Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

GRAND-THÉÂTRE DE LYON



M. DUFFAUT

D'après une photographie de M. J. BIOLETTA

SOMMAIRE

Grand-Théâtre : M. DUFFAUT.... L. M.
Causerie : Le Legs Montariol.... Pierre Bataille.
Echos artistiques... L. M.
Nos Théâtres X.
Finale (poésie)..... Andréa Lex
Etudes musicales : Wagner..... Paul Duc
La Maison natale (sonnet)..... Alexandre Michel
Cercle Pierre Dupont..... X.
Figures lyonnaises Jules Tairig
Libre chronique ... Franc-Sillon
Le Guignol du Gymnase X.
Concours gratuit X.
Bibliographie.
Le Cinématographe.
Cirque Rancy. — Casino des Arts. — Scala-
Bouffes. — Eldorado. — Ménagerie Dick-
mann-Pezon.
Revue financière.

M. DUFFAUT

M. Duffaut, que nous n'avons guère entendu jusqu'ici que dans *Faust* et l'*Africaine*, est jeune et n'a pas encore de passé artistique.

Ouvrier charron en 1894, il entre en 1895 au Conservatoire de Toulouse et en sort avec la première médaille.

Encouragé par ce premier succès il se rend à Paris et se fait admettre à l'Opéra, en 1896.

Doué d'une fort belle voix qui atteint sans efforts aux notes les plus élevées, M. Duffaut manque encore de cette connaissance parfaite des demi-teintes et des nuances qui ne s'acquièrent que par des études musicales prolongées.

Nous en dirons autant du comédien qui manque encore un peu d'expérience et d'assurance, qualités indispensables qu'il ne saurait tarder à acquérir.

Ces réserves faites, nous nous associons pleinement aux applaudissements qui lui ont été décernés dans le rôle de *Faust* et dans celui de *Vasco*, ce dernier d'une compo-

sition exceptionnellement difficile, comme on le sait, par le public lyonnais rendant hommage surtout à la voix généreuse et pleine de promesses de notre jeune ténor d'opéra.

Ces promesses, M. Duffaut les tiendra, nous n'en doutons pas, dans les nouveautés que nous réserve la direction Vizontini, *André Chénier*, *Guernica*, *Renaud d'Arles*, sans omettre les *Maîtres-Chanteurs* dont la reprise est prochaine.

L. M.

CAUSERIE

LE LEGS MONTARIOL

L'Académie vient de faire au legs Montariol un enterrement de première classe.

Cet enterrement était à prévoir dès le jour où la docte assemblée — Soyons respectueux ! — avait été pour la première fois invitée à se prononcer sur le sort de la Chanson : la pauvrete était déjà condamnée avant d'avoir été entendue.

Et, pour que personne ne s'avisât d'en douter, Leconte de Lisle — le rimeur le moins intelligible et le plus suffisant qui ait jamais endossé l'habit à palmes vertes — s'était chargé de traduire, sans ambages, l'opinion de ses collègues en disant que « la poésie française n'avait rien de commun avec les fabricants de refrains ».

Ne trouvez-vous pas que cette épithète de « fabricants de refrains » tombe comme une noire malédiction sur ces modestes chansonniers, qu'un autre académicien, M. Jules Claretie a cependant appelé : les *Classiques du peuple*.

La mort de Leconte de Lisle — survenue depuis — ne devait apporter aucun adoucissement à l'ostracisme dont il avait frappé la Chanson : les conversions — de nos jours — sont devenues si rares !

Je ne parle pas — bien entendu — de celles de nos rentes.

Sur le rapport de M. Victorien Sardou, l'Académie a donc confirmé par un second vote celui qu'elle avait émis au mois de juin 1895.

Je crois nécessaire de rappeler les faits, tels que je les ai exposés — ici même — à cette époque.

Au cours de l'année 1892, un brave homme nommé Montariol mourait à Paris en laissant un capital de dix mille francs dont le revenu — soit 500 francs — devait servir à récompenser l'auteur de la meilleure chanson qui serait envoyée à l'Institut.

Montariol — de son vivant — avait beaucoup aimé la Chanson ; non pas celle qui

trône aujourd'hui dans les cafés-concerts, production inepte et écœurante qui fait aussi bon marché de la rime que de la raison, mais la vraie Chanson, celle qui — en dépit de tout — est restée et restera toujours la forme la plus vivante et la plus agissante de l'esprit gaulois et de l'âme française.

Il avait assisté à l'abaissement de cette noble Chanson et — dans la mesure de ses moyens — il s'était promis de contribuer à son relèvement.

Vingt-cinq louis, ce n'est pas une fortune, mais l'appât est largement suffisant pour stimuler la muse facile des chansonniers en vue, et même pour faire sortir de leur trou ceux — plus modestes — qui persistent à s'y cacher.

L'Académie avait tout d'abord fait quelques difficultés pour accepter le legs : Montariol s'était évidemment trompé de porte.

La vieille douairière avait des scrupules. N'allait-elle pas laisser un peu de sa considération à s'occuper de ces « riens » qu'on appelle des couplets ? N'allait-elle pas déchoir dans l'estime publique en donnant — en quelque sorte — l'estampille officielle à une forme littéraire si peu en rapport avec sa gravité, à elle ?

Cette forme — prétendue secondaire — a cependant tenté nombre d'hommes qui — pour ne s'être pas assis sous la coupole de l'Institut — n'étaient pas tout-à-fait des imbéciles.

Boufflers, Parny, Collé, Brazier, Désaugiers, Debraux, Béranger, Pierre Dupont, Gustave Nadaud se sont faits — avec leurs fredons — une place enviable dans la littérature française et je n'ai jamais entendu dire que les *Chansons des rues et des bois* aient porté tort aux autres œuvres de Victor Hugo.

En fin de compte, l'Académie eût peur du ridicule ; avec des airs de prude effarouchée qui — malgré ses cheveux blancs et ses rides — redoute encore d'être embrassée dans les coins, elle consentit à exécuter les dernières volontés du généreux Montariol et ouvrit le concours.

Neuf cents chansons furent envoyées au Palais Mazarin : toutes furent mises au panier avec un remarquable ensemble.

A qui fera-t-on croire que parmi ces neuf cents chansonniers, il ne s'en soit pas trouvé un seul pour décrocher la timbale promise ?

A la suite de cette première épreuve, l'Académie avait manifesté l'intention d'attendre encore avant de prendre une résolution définitive, laissant espérer que s'il surgissait quelque chose de valeur, quelque chose qui, sans être une œuvre,

pourrait en approcher, elle se déciderait à en récompenser l'auteur.

Ah ! le bon billet...

Aujourd'hui, elle se dérobe devant un second concours et déclare qu'il n'y a pas lieu de fonder un prix pour la Chanson.

En conséquence, elle va restituer aux héritiers, les dix-mille francs de Montariol.

Chansonniers, mes amis, vous voilà encore une fois roulés — plus roulés que vos manuscrits !

Depuis que le duc d'Aumale a mis Chantilly dans le tablier de la vieille dame qui siège au bout du pont des Arts, elle n'accepte plus les petits cadeaux.

Dix mille francs, quelle misère ! on ne se dérange pas pour si peu.

Eh bien, n'en déplaise à l'Académie, elle avait quelque chose de mieux à faire, en la circonstance.

« Il se peut — dit M. Ch. Formentin — que le concours organisé par elle par respect pour les volontés de Montariol n'ait pas donné de brillants résultats ; ce n'était peut-être pas une raison pour faire fi d'une intéressante largesse.

Toutes les œuvres que l'Académie couronne ne sont pas des productions de génie ; nous l'avons vu distribuer des lauriers à des poèmes indigents, à des discours sans idée, à des romans sans style. Personne n'a jamais protesté contre ces générosités dont le talent profita rarement. Pourquoi l'Académie a-t-elle refusé d'encourager la Chanson française ?

La Chanson est la forme populaire par excellence dont les foules ont toujours besoin. C'est elle qui traduit avec le plus de précision et de vérité les états d'âme par lesquels nous passons tour-à-tour. La Chanson a quelque chose de naïf et de spontané qui la rend vivante et entraînante ; elle vaut mieux qu'un discours de grand tribun, qu'une envolée de lyrique éperdu. La Chanson peut dire tout avec esprit, avec grâce, elle interprète le rire, la colère, la tendresse, la douleur. »

Voilà la bonne et saine Chanson, celle qu'il s'agissait de récompenser et d'encourager, celle à laquelle il fallait donner enfin une sanction officielle, rendue plus nécessaire que jamais par l'envahissement continu des inepties dégradantes et malpropres débitées dans les cafés-concerts.

Ramener la Chanson à ses véritables traditions, à son passé — glorieux, quoi qu'on en dise — c'était enlever aux fournisseurs attirés de ces établissements, une partie de cette clientèle qui — faute de mieux, sans doute — se complait à écouter chaque soir les mêmes propos idiots de militaires en bordée, de maris insuffisants ou de poivrots éméchés.

C'était — dans tous les cas — entreprendre, avec la certitude de la mener à bien, une œuvre de salubrité publique.

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

Nos anciens artistes à Nice :

Nous avons déjà annoncé l'engagement de M. Garet, comme premier ténor au Théâtre municipal de Nice.

M. Garet, qui a fait ses études au Conservatoire de Lyon, sous la direction de M. Jourdan-Savigny comme professeur de chant, et M. A. Luigini comme professeur d'opéra, appartenait depuis deux ans à notre première scène.

Ses progrès y furent rapides et vivement appréciés. On se souvient que c'est lui qui reprit les *Maitres-Chanteurs* après le départ de M. Cossira.

D'une belle taille, d'un caractère affable, excellent camarade, toujours prêt à rendre service, ne marchandant pas son concours aux œuvres de bienfaisance, l'avenir s'ouvre brillant devant lui.

Il va débiter dans l'*Africaine* qui sera dirigée par son professeur A. Luigini.

Bonne chance.

Au nombre des engagements faits par M. Campacasso, directeur de l'opéra de Nice pour la saison 1897-98, nous pouvons mentionner encore ceux de MM. Ansaldo, ténor; Verin basse et celui de M^{lle} Thierry, chanteuse légère.

Rappelons que M. Poigny est engagé comme maître de ballet.

Dans le tableau de la troupe du Casino municipal de Nice nous voyons figurer les noms de MM. Combes Ménard, basse chantante qui vient de faire la saison d'été au Casino de Vichy et de M. Chambéry l'excellent comique du théâtre des Célestins.

Parmi les artistes annoncés en représentations : Mlle de Vita, notre ancienne mezzo-soprano.

Devançant l'Opéra-Comique, la direction du Grand-Théâtre de Bordeaux vient de monter avec le plus grand soin l'œuvre déjà célèbre de M. Humperdinck : *Haën- sel et Gretel*, adaptation française.

A propos d' *Hérodias* repris ces jours-ci au théâtre de la Monnaie, de Bruxelles, et que M. Vizzanti se propose de reprendre bientôt à Lyon, on rappelle que cet opéra fut créé à la Monnaie en 1881 et four- nit à cette époque, une longue et fruc- tueuse carrière.

La critique constate que seize ans écoulés n'ont pas terni les enluminures d'*Hé- rodiade* : la partition abonde en rythmes ingénieux, en sonorités piquantes, en motifs caressants ; les ballets sont le point culminant de cette histoire qui vise au tra- gique ; là, comme M. Massenet n'a point forcé son talent, il a tout fait avec grâce.

La direction de l'Opéra se propose

d'ajouter à son répertoire le *Joseph de Méhul*, une œuvre purement française.

M. Bourgault-Ducoudray, le savant compositeur, vient d'être chargé par MM. Bertrand et Gailhard d'écrire la musique des récitatifs de cet ouvrage.

La fabrique de la paroisse de Saint-Sé- verin, à Paris, vient de nommer M. Saint- Saëns organiste honoraire de cette église. Rappelons qu'au début de sa carrière mu- sicale le futur compositeur de *Samson et Dalila* avait été déjà organiste à l'église Saint-Merri.

Dans un compte rendu de la première représentation des *Maitres-Chanteurs* à l'Opéra, M. Mendès prétend que Wagner avait conçu un drame en un seul grand acte qui eut été la fin ou plutôt le sens dé- finitif des *Maitres-Chanteurs*. On y au- rait vu Hans Sachs épouser, seize ans plus tard, la fille d'Eva et de Walther, et cet hymen aurait symbolisé l'union de la vieille poésie populaire avec la jeune et nouvelle poésie.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette assertion à laquelle on pourrait appliquer le pro- verbe italien : *Si non è vero, ben trovato?*

L. M.

NOS THEATRES

GRAND-THÉÂTRE

La reprise de *Lohengrin*, effectuée mardi soir a été — de l'avis général — une des représentations les plus belles et les plus intéressantes de la saison.

La distribution qui en avait été faite, permettait, d'ailleurs, de prévoir un aussi légitime succès.

Quand nous aurons cité Mmes Fiérens et Janssen, MM. Bucognani, Beyle, Joël Fa- bre et d'Assy on comprendra que la valeur incontestable de chacun de ces artistes ne pouvait que présenter un ensemble tout- à-fait digne de notre première scène et tel, au surplus, qu'il serait difficile d'en sou- haiter un meilleur.

Au point de vue vocal comme au point de vue scénique, Mme Fiérens est la plus remarquable Ortrude qu'on puisse enten- dre.

Rappelons, en passant, que ce rôle a été créé par elle à l'Opéra.

Le rôle d'Elsa semble avoir été écrit pour Mlle Janssen qui lui donne un charme poétique incomparable.

M. Bucognani, revenu fort en progrès, a prêté au personnage de *Lohengrin* le charme d'une voix robuste et bien timbrée qui sait, quand la phrase l'exige, se plier avec charme aux passages de douceur et de demi-teintes. Il a supérieurement tra- duit le récit du Graal qu'on lui a fait bisser.

M. Beyle est un Frédéric de Téralmand

très dramatique. M. Joël Fabre mérite d'être loué dans le rôle du Roi et la voix sonore de M. d'Assy fait merveille dans celui du héraut.

Les chœurs très satisfaisants seront certainement mieux posés aux représenta- tions suivantes.

L'orchestre a fourni une exécution irrê- prochable qui a contribué pour une grande part au succès de cette reprise. Il faut en féliciter non seulement les artistes qui le composent mais aussi leur habile chef, M. Miranne dont l'autorité, nous sommes heureux de le constater, va s'affirmant de plus en plus.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Par suite d'une indisposition heureuse- ment sans gravité mais qui l'éloigne mo- mentanément de la scène, M. Désiré, l'excellent comique aimé du public lyon- nais, a dû céder à M. Mercier le rôle de Nicobar qu'il remplissait dans le *Grand- Mogol*.

M. Mercier, qui a déjà joué ce rôle qui peut compter au nombre de ses meilleurs — et ils sont nombreux — a mis toute la verve et l'entrain qu'on lui connaît, au service du Grand-Vizir dont le lombago chronique ne parvient pas à altérer, un seul instant, la gaité communicative.

Heureux pays, en somme, que celui du prince Mignapour qu'égayent avec des airs faciles à retenir, M. Dalbressan. Mmes Pouget, Carvini et Leblanc.

Très drôle aussi M. Grivar sous les traits de Crakson, un officier anglais d'une bouffonnerie achevée.

Avec de tels éléments l'opérette d'Au- dran est appelée à figurer longtemps en- core sur l'affiche.

X.

FINALE

Pour...

Voici maintenant qu'il se trouve
Que je peux vous voir à loisir ;
Mais — c'est curieux — je n'éprouve
Plus, à vous voir, aucun plaisir...

J'ai besoin qu'un peu de mystère
Plane au-dessus de mon amour :
Il meurt en tombant sur la terre,
Car le rêve est son vrai séjour.

Je veux qu'un peu d'idéal vienne
Nimber le front de l'adoré ;
— Et votre âme est loin de la mienne ;
Mon bonheur s'est évaporé.

Quand mon regard croisait le vôtre,
Jusqu'au frisson je vous aimais...
C'est qu'alors je vous croyais autre...
Mais... c'est bien fini pour jamais.

Cet amour aujourd'hui s'apaise,
Puisque, pour vous retrouver mieux,
— Il me faut — ne vous en déplaise —
Mettre mes deux mains sur mes yeux !

Andréa LEX.

TERRES CUITES D'ART

Polychromes inaltérables, œuvres inédites et signées
E. HAILLOT, éditeur, 32, boulevard Saint-Marcel, PARIS
PAIX DE GROS

Envoi franco sur demande de l'Album en communication

ON OFFRE Centre de Paris plus. bureaux agencés serv. de dépôts. Rétribution mens. compren loyer patente, télép., employés, publicité sur rue, fact., let., 60 fr. Représ. facult. à la com. Ecr. à M. Drouin-Boulard, Reims, fonct. asser. Rien des ag. réf. financ. Créd. lyon.

MONOLOGUES DE SALON on est sou-
barrassé pour le choix de
monologues à réciter dans les salons ou réunions de familles.
Nous avons comblé cette lacune et offrons au public
aux prix réduits suivants : 12 monologues assortis pour
jeunes gens au lieu de 6 fr., prix : 3 fr. 50 ; 12 mono-
logues assortis pour jeunes filles, au lieu de 6 fr.,
prix 3 fr. 50. Une série de pantomimes jeunes gens ou
demoiselles, prix : 1 fr. Adresser timbres ou mandats à
M. LE DIRECTEUR DU COMPTOIR DES VENTES,
Rue Saint-Pantaléon.. 3, TOULOUSE.

Avis aux Domestiques

Pour bien se placer à Paris en service bourgeois, sans rien payer d'avance, écrire à

MADAME SOMMER

61, Boulevard Saint-Germain, PARIS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1854

DEMANDER LE CATALOGUE

20, 125, 200 et 300 francs

18, Rue Thibaud — PARIS

que la voix humaine

Parlant aussi haut et aussi distinctement

Nouveau Phonographe Lioret

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau: dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. Vincent, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées

Typographie et Lithographie

J. GALLET

2, Rue de la Poulailherie, 2

LYON

ETUDES MUSICALES

RICHARD WAGNER. — SA VIE.

La vie de Richard Wagner, dont les œuvres sont aujourd'hui l'objet d'une si juste admiration est fort peu connue. Bien peu, cependant, ont été agitées d'autant d'événements de toutes sortes, et il sera peut-être intéressant pour nos lecteurs, de rappeler ici, toutes les difficultés morales et matérielles, que le hasard et les ennemis semèrent sur la route que ce grand génie devait ouvrir à l'art musical.

Wagner naquit à Leipzig en l'an 1813 ; son père, commis-greffier au tribunal municipal, mourut quelques mois après sa naissance, et sa veuve se remaria avec l'acteur Geyer, qui contribua par son goût pour le théâtre à développer chez l'enfant l'amour des choses de l'art.

Richard Wagner reçut une bonne éducation ; on peut, du reste, s'en convaincre en lisant les poèmes de ses opéras qu'il composa lui-même ; et qui, tout en paraissant parfois un peu obscurs ou vulgaires à nos oreilles françaises, n'en sont pas moins remarquables par le charme mystique qui s'en dégage et l'unité qui a présidé à leur composition.

Les œuvres de Weber et de Mozart, alors en vogue, éveillèrent en Wagner la vocation qui dormait en lui. Il se plongea alors avec acharnement dans les traités d'harmonie et de contrepoint, et composa à vingt ans son premier opéra, *les Fées* qui ne fut représenté à Munich qu'en 1888.

Il obtint la place de chef d'orchestre du théâtre de Riga, mais la quitta en 1838 pour entreprendre un voyage en Angleterre. Il vint de là à Paris (1839) où il demeura trois ans. Ce fut l'époque la plus triste de sa vie. Souffrant de la misère, de la faim même, le malheureux auteur dut se résoudre à composer la musique d'un vaudeville, et même, raconte M. Ernst, se proposa comme choriste dans un théâtre du boulevard.

C'est au milieu de toutes ces inquiétudes, de ces souffrances physiques et morales, qu'il commence la série des chefs-d'œuvre qui devaient immortaliser son nom. C'est alors qu'il écrit le poème du *Vaisseau-Fantôme*, et qu'il compose son *Rienzi* qui est représenté à Dresde en 1842.

Wagner revient en Allemagne, et écrit le *Tannhäuser*, l'œuvre où le maître a mis l'inspiration la plus pure de son génie.

Compromis dans des agitations politiques en 1849 et proscrit, il se réfugia en Suisse et passe quelques années à Zurich, où il expose ses théories musicales dans plusieurs livres et compose *Lohengrin* qui est représenté en 1850.

C'est alors que Wagner met à exécution ce projet qu'il caressait depuis de longues années déjà, en écrivant le poème de la *Trilogie de l'Anneau du Niebelung*, qui se compose de quatre opéras : *L'Or du Rhin* (prologue), la *Walkyrie*, *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*.

Le maître, qui avait composé entre temps *Tristan et Yseult* est compris dans une amnistie qui lui permet de rentrer en Allemagne. Grâce à la protection du roi Louis de Bavière, il peut continuer son œuvre, et écrit les *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*, un ouvrage tout différent de ses autres œuvres.

En 1872 il se retire à Bayreuth où il écrit son dernier opéra, que certains prétendent son chef-d'œuvre, *Parsifal*.

Il mourut à Venise en 1883.

Comme on peut le voir par cette rapide esquisse de sa vie, Wagner eut une existence très agitée, et nul, plus que lui, n'eut à souffrir du mépris de ses contemporains pour son œuvre si originale, dont il était seul, dans son âme d'artiste, à voir la beauté.

Tannhäuser représenté à Paris en 1861, tomba sous une cabale organisée par des ennemis nombreux et forts, et ce fut la grande tristesse de la vie du Maître, que de voir son œuvre qu'il avait retouchée et parachevée pour la faire plus belle encore, accueillie par des cris et des sifflets dès la première mesure.

Paul Duc.

LA MAISON NATALE

A ma mère.

Je te chéris ainsi qu'un trésor précieux,
O ma maison natale, avenante et coquette,
Où la glycine grimpe avec ses bouquets bleus
Jusques au toit d'ardoise où le moineau caquette.

Dans ton petit jardin, songeur, je vais en quête
De mille souvenirs ou tristes ou joyeux,
Et j'y crois rencontrer parfois les bons aïeux
Faisant droit au bambin de sa folle requête !..

Et souvent je reviens — fidèle pèlerin —
A l'asile modeste où paisible et serein,
S'est passé le printemps trop lointain de ma vie ;

Là, qu'il m'est doux à l'heure où le ciel devient noir
De croire ouïr dans une intime rêverie
Ma mère réciter la prière du soir !..

Alexandre MICHEL.

CERCLE PIERRE DUPONT

La réunion mensuelle du Cercle Pierre Dupont tenue le vendredi 12 novembre, dans les salons Monnier, place Bellecour, offrait un attrait tout particulier, par suite de la conférence que devait y faire M. Pierre de Bouchaud.

Le poète exquis des *Mirages* et de *Rythmes et Nombres* avait choisi pour sujet *La Pastorale dans le Tasse*.

C'est en lettré familier avec toutes les beautés de la langue et du rythme du grand poète italien, que M. de Bouchaud a présenté à son auditoire charmé les *Eglogues* et l'*Aminta*, montrant comment la forme de « ce genre pastoral », éclos à la cour de Ferrare, est devenu le génie littéraire de l'époque :

Tasse a sinon créé, du moins mis au juste point le dernier des genres poétiques enfantés par la Renaissance, celui qui marque le terme de la fécondité de ce grand mouvement intellectuel.

Les *Eglogues* sont d'une lecture fraîche et reposante; l'*Aminta* est un tableau de la nature et de l'âme humaine à son printemps.

Le conférencier en a fait ressortir les beautés avec une chaleureuse éloquence: « une lumière tiède, blanche et radieuse éclaire une contrée où tout respire une mollesse sensuelle et une fraîche ardeur. Les voix de femmes et d'adolescents qui s'élèvent au milieu d'un aussi charmant paysage ne sauraient parler d'autre chose que d'amour. C'est bien une musique de l'âme que ces entretiens passionnés dont les uniques soucis tendent exclusivement au bonheur et à la volupté. Dans tout le poème circule un vent léger, toujours présent, dont le souffle tiède et parfumé passe avec une lenteur délicieuse sur les belles journées de ces vies champêtres. »

Inutile d'ajouter que M. de Bouchaud, qui s'est déjà fait à Paris une fort belle place dans la littérature, a été très applaudi par l'assistance qui l'avait écouté avec le plus vif intérêt; aussi en lui adressant ses remerciements, le président, M. Léon Mayet, lui a-t-il fait promettre d'apporter souvent encore au Cercle Pierre Dupont un concours si justement apprécié par tous ceux que les grandes manifestations de la Poésie et de l'Art ne sauraient laisser indifférents.

La séance s'est continuée par l'audition des poètes et des chanteurs du Cercle.

L'espace nous manque pour les citer tous, contentons-nous de signaler M. Pierre Bron-del avec une belle poésie où la facture des vers égale l'intensité de l'émotion: *L'Enfant malade*. MM. Auguste Pommier et A. Giron, dans leurs réjouissantes compositions sur l'actualité: le premier avec *Le Député perdu et retrouvé* et le *Baiser de Monsieur Bessières*; le second avec la *Complainte de Vacher*.

MM. Georges Castel, Samborski et Jehan de Trept du côté des poètes; MM. Chavent, Morin, Pelletier, Lombard, Varraud, Martel, Albert, Helle et Bretonnière du côté des chanteurs et des diseurs, ont obtenu leur succès habituel.

X.

FIGURES LYONNAISES

LA FAMILLE DUCROQUET

Une Querelle

Ducroquet vient de rentrer au domicile conjugal de bien mauvaise humeur; c'est bien fâché, car de son côté M^{me} Ducroquet a ses nerfs; elle est plutôt disposée à provoquer une querelle qu'à supporter une contrariété si légère soit-elle.

M^{me} DUCROQUET (d'un ton aigre)

Dis voir, Joseph, c'est-y toi que m'a pris la pièce de dix sous que j'avais mis dessus la cheminée?

DUCROQUET

Pour sûr que non que c'est pas moi. Quéque te veux que je fasse de tes dix sous? Si t'avais mis dix mille francs dessus la cheminée je dis pas que j'y aurais pas pris. Avec dix mille francs j'aurais pu faire quéque chose, mais dix sous c'est pas assez.

M^{me} DUCROQUET

Si c'est pas toi que les a pris qui que te veux que ça soye?

DUCROQUET

Ça, par ezeuple, je pourrais pas t'y dire, vu que j'y ai pas vu. Y sont peut-être tombés par terre, pis te les auras baliyés avec les équevilles, pis te les auras jetés ce matin dedans le siau de l'anier. Ça, te sais, c'est ben possible, ça m'étonnerait pas. Depis quéque temps te sais plus ça que te fais. Ça m'étonnerait pas.

M^{me} DUCROQUET (élevant la voix)

Alors, te crois peut-être que je suis t'une femme que jette l'argent dedans la rue! Y faut dire pendant que t'y es que je suis t'une pas grand chose. T'oses peut-être pas.

DUCROQUET

D'abord je te demande rien. Je suis pas bien tourné, aujourd'hui. Laisse-moi tranquille.

M^{me} DUCROQUET

Pourquoi que t'es pas bien tourné?

DUCROQUET

Auguste vient de me gagner quatre parties de boules. Te comprens que c'est pas fait pour que je soye content. Si te veux pas que je casse rien de ce qu'y a ici te n'as qu'à me laisser tranquille.

M^{me} DUCROQUET

C'est ben étonnant que ça soye pas à cause de moi que t'es comme ça. Quand c'est que t'es pas de bonne humeur c'est quasi toujours à cause de moi. Comment ça se fait-y que c'te fois...

DUCROQUET

Je te dis de me laisser tranquille, te m'as compris.

M^{me} DUCROQUET

D'abord c'te pièce de dix sous peut pas s'être envolée toute seule; ça c'est pas possible. Si c'est pas toi que l'as y faut ben que ça soye quéqu'un.

DUCROQUET

Te veux pas me laisser tranquille? eh ben, tiens! (il prend sur la cheminée un vase de grès qu'il jette à terre. Le vase se brise). Te me laisseras ben tranquille, à présent!

M^{me} DUCROQUET (un peu calmée)

Ça c'est ben de toi, ah! ça, c'est ben de toi. On peut rien te dire sans que te te fâches. Je te demande un peu s'y faut pas être fou. Quoi t'est-ce que t'a fait, ce pot, pour le casser, dis, quoi t'est-ce que t'a fait? Si c'était le petit qu'oye fait ça te l'aurais assommé; mais toi, ça t'es permis, est-ce pas. Nous avons déjà pas tant d'affaires ici pour les casser. As pas peur, te le paieras plus cher que ça vaut. C'est moi que je t'y dis. Si te crois que t'as fait un miracle en cassant ce pot te te trompes ben.

DUCROQUET

Je fais ça que me fait plaisir. Ça t'arregarde pas... Pis si t'es pas encore contente je vas recommencer, ça va pas être long. (Il saisit sur la cheminée un autre vase et s'apprête à le jeter à terre. M^{me} Ducroquet le lui arrache des mains.)

M^{me} DUCROQUET

Volions, Joseph, t'y penses pas. Je t'ai jamais vu comme ça. Y a pas de bon sanque. Si t'as assez de moi je te retiens pas, te sais, te peux t'en aller..., pis plus revenir. J'en ai assez de c'te vie.

DUCROQUET

Qui que te parle de ça! Je t'ai jamais dit que je voulais m'en aller... Pis d'abord c'est pas à moi à partir, c'est ben plutôt à toi à t'en aller, si c'est que te peux plus me sentir.

APRÈS, PENDANT, AVANT



LA MOUSTACHE

N'a pas d'âge. Jeunes gens qui désirent avoir de la moustache ou de la barbe en quinze jours, faites usage du **Spécifique PICARD**.

Succès garanti et assuré. Nombreuses lettres de félicitations. Prix de cette Eau miraculeuse: **2 fr. 25**. Envoyer timbres ou mandats à DELBREIL, chimiste, rue Saint-Pantaléon, 3, TOULOUSE.



Spécialité de Cafés verts et torréfiés

IMPORTATION DIRECTE

Recommandé par sa finesse et son arôme
RENOUVELÉ CHAQUE JOUR

Conserves de 1^{er} Choix

Prix spéciaux pour CAFETIERS et EPICIERS

H. MARMET, 40, Rue Paul-Bert
DÉPOT GÉNÉRAL

VENISE HOTEL D'ITALIE, BAUER

Maison de premier ordre, sur le Grand Canal, tout près de la place Saint-Marc, 200 chambres. Réputation universelle. Grand Restaurant. Rendez-vous de tous les Etrangers.

Jules GRUNWALD, sen. prop.

Demandez
partout

LE THE DES MANDARINS

Qualité
Supérieure

VIENT DE PARAÎTRE AGENDA Agricole et Viticole

PAR

V. VERMORELPrésident du Comice agricole et viticole
du Beaujolais. — Vice-Président de la So-
ciété régionale de Viticulture de Lyon.13^e ANNÉE 1898 13^e ANNÉEEdition de luxe. — Prix : 2 fr. 30
franco posteEdition ordinaire — Prix : 1 fr. 30
franco poste.Adresser les demandes, accompagnées d'un
mandat ou de timbres-poste au Directeur de
la librairie du Progrès Agricole et Viticole, à
Villefranche (Rhône), ou à M. Côte, libraire,
place Bellecour, 8, à Lyon.

CINÉMATOGRAPHES ANIMÉS. C'est
la photographie du
mouvement et de la vie. Le jouet le plus scientifi-
que, le plus original et le plus amusant qui ait paru
à ce jour. Cinématographe bioloque pour montre,
tableaux amusants, Prix : 1 fr. 60. Cinéma-
tographie feuilleton gracieuse illusion, prix : 0 fr. 60.
Cinématographie feuilleton en couleur,
prix : 0 fr. 70. Adresser timbres ou mandat à
M. LE DIRECTEUR DU COMPTOIR DES VENTES,
Rue Saint-Pantaléon, 3, TOULOUSE.

FUMEURS !

Ne Fumez qu'un Papier à Cigarettes

« LE CYCLISTE »

G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sur-Paris (Seine)

Le n° 70 Cahier de 120 feuilles, 0 fr. 05

Le n° 90 — 200 — 0 fr. 10

COUVERTURE ET FERMOIR INUSABLES

Les demander chez tous les débiteurs de tabac

LE LIVRE DU JOUR
indispensable à tous, intitulé
LES ABUS DES HUISSIERS

Cet excellent ouvrage, précédé d'une pré-
face d'Alphonse HUBERT, député de Paris,
permet à chacun de contrôler soi-même les
actes et exploits d'huissiers dans toutes les
phases d'une procédure. — C'est une arme
défensive parfaite contre des abus trop
fréquents, journellement dénoncés dans la
Presse et devant les Tribunaux.

Envoi franco contre mandat de 2 fr.
S'adresser au SERVICE CENTRAL de la PRESSE,
13, Rue du Faubourg Montmartre, Paris.

A la même adresse, on se procure également :
Le Guide Bleu des Alpes Françaises
Vol. de 450 pag. illustré de 30 superbes photographies
(Coût 3 fr., au lieu de 7 fr. prix fort. — Envoi
franco contre mandat de 3 fr.)

M^{me} DUCROQUETJe suis ben ici aussi bien chez moi que
chez toi, peut-être.**DUCROQUET**T'es chez moi ! v'là ouisque t'es. T'es pas
t'ailleurs. T'es chez moi, Mame Ducroquet.
L'homme il est chez lui, la femme elle est
chez l'homme. C'a toujours t'été comme ça.**M^{me} DUCROQUET**Alors te crois que je m'en irais comme ça
sans rien dire, pis que je te laisserais tout
ça qu'est ici. Y a pas la moitié à toi des af-
faires que sont ici. Quéque t'as ? un paire
de groillons, deux chemises que sont tout
uses, pis un paire de culottes ouisque y a que
des trous.**DUCROQUET**

Y a le lit qu'est à moi.

M^{me} DUCROQUETLe lit ? Ah ! ben, t'as du fiel, non, mais
t'en as, du fiel, c'est-y pas moi que je l'ai
t'apporté, le lit quand c'est que nous nous
sommes mariés ? C'est ma mère que me l'a
donné après sa mort.**DUCROQUET**Ça c'est vrai, mais la paliasse elle est à
moi.**M^{me} DUCROQUET**Te peux ben la reprendre si te veux, ta
paliasse ; on n'est pas déjà si tant bien des-
sus. On dirait quand c'est qu'on est couché
qu'on a les os dessus du bois, si tellement
elle est dure ta paliasse. Te peux ben la
reprendre ; c'est pas moi que je veux t'en
empêcher. Elle est encore toute pleine de
trous.**DUCROQUET**C'est toi que l'as percée avec tes os... Et
la table ? à qui qu'elle est la table ?**M^{me} DUCROQUET**La table ? Elle est encore à moi : c'est ma
sœur Mèlie que me l'a laissée quand c'est
qu'elle a t'été en Amérique ; t'y sais ben.**DUCROQUET**Voui, mais les pieds de la table ? C'est-y
ta sœur Mèlie que te les a donnés. Te sais
ben qu'y en avait point de pieds et que c'est
moi que je les y ai mis. Et pis l'ormoire ?
te diras pas qu'elle est toute à toi. Y a les
planches du côté de dessus que c'est moi
que je les ai clouées. Y n'en manquait la
moitié de ton ormoire quand te l'a apportée.**M^{me} DUCROQUET**Te pourras prendre la moitié qu'est à toi,
mais je veux pas que te prennes l'autre
moitié que me vient de mon grand-père ; j'y
tiens comme à tes yeux.**DUCROQUET**Voui, ça c'est z'un souvenir ; je veux pas
t'y prendre, vu que ton grand-père il était
un homme comme y en a pas beaucoup à
l'heure d'aujourd'hui, et que tout ça que vient
de lui y faut pas y toucher... C'était ben ça
que l'a tuié. Je me rappelle qu'un jour que
j'avais besoin de trente sous y me les a
prêtés. Je lui les ai jamais rendus. Ben, ça
fait rien, y m'en a pas voulu quand même.
Oh ! voui, c'était ben un homme comme y
en a pas un autre en ce moment dessus
toute la surface de la Croix-Rousse, même
ailleurs. Ce qu'y m'a fait de la peine quand il
est mort y peut pas s'en douter. Y savait
jamais rien refuser à quiconque que ça
soye. Je lui aurais ben demandé mille francs
qu'y se serait ben mis en quatre pour me
les donner, quand même y les avait pas. Y
n'aurait pas fait du mal à une puce que l'au-
rait piqué si tellement il avait l'amour de
son prochain. Pis y t'aimait comme si que
t'avais t'été sa fille, sa femme, sa sœur ou
ben sa mère, pis moi aussi y m'aimait,
comme si que j'avais t'été son père. Un
jour que me parlait de toi y me disait :
« Vois-tu, Joseph, te veux te marier avec la
fille de mon garçon, eh ben, fais bien atten-
tion à ça que je vas te dire. Tâche d'en avoir
bien soin. La fais pas trop travailler, elle est
pas forte comme toi. T'es un homme, toi.

Te sais ben ça que c'est, un homme c'est
pas une femme. Te tâcheras de la rendre
heureuse, ou ben, si te la rends pas heu-
reuse, te vois ma canne, elle est solide, est-
ce pas, eh ben ça fait rien, je te la casserai
dessus le dos, aussi vrai que je t'y dis. » Y
l'aurait fait ; comme je le connais, y l'aurait
fait. C'était ben un bon homme ; on peut pas
dire le contraire... Un autre jour y me dit
encore comme ça : « Joseph, si te te maries
avec la fille de mon garçon, comme je sais
que t'en as l'idée, fais bien attention de pas
te laisser mener par le bout du nez. C'est
z'une bonne fille, mais te sais ben ça que
c'est, une femme c'est pas un homme, c'a
besoin d'avoir quéqu'un que la fasse mar-
cher quand c'est qu'elle veut faire à sa tête.
Et pis, te sais, si elle veut pas marcher
droit t'as qu'une chose à faire : y faut
cogner ; cogne-là jusqu'à tant qu'elle marche
droit. » Oh, voui, c'était ben un bon homme,
ton grand-père ; c'est ben ça que l'a tuié.

(Le souvenir attendrissant de ce bon
vieux grand-père arrache des larmes aux
époux Ducroquet, qui oublient leur que-
relle, la pièce de cinquante centimes perdue,
le vase brisé et le partage du mobilier.)

JULES TAIRIG.

LIBRE CHRONIQUE

M. Victorien Sardou, vient de faire un
rapport si sévère sur l'insanité, le manque
d'esprit, des chansons soumises à l'ap-
préciation des académiciens, pour toucher
le prix Jules Montariol, que ce prix est
aboli !

On rend les 10.000 fr. versés par ce
brave homme qui voulait que l'on récom-
pensât une bonne chanson.

Plus de chansonniers en France ! la pa-
trie de Désaugiers, de Béranger, ce sénat-
teur de la Chanson, de Pierre Dupont, de
Nadaud... et alors que les carrières de
Montmartre sont encore en pleine exploi-
tation !

Pauvre Chanson ! à quel blasphème aca-
démique tu es en Butte !

Je ne m'étonne plus si la dernière œu-
vre de ce Victorien Sardou, sévère mais
injuste, *Spiritisme*, est tombée à plat ;
l'auteur s'entend si mal à faire parler les
esprits !

**

Paris va avoir décidément un Ladies-
Club de plus. La rue Duperré, trop pro-
che de la place Pigalle, trop éloignée des
quartiers élégants, ne suffisait plus aux
organisatrices de cercles féminins.

Le nouveau cercle de Dames sera bou-
levard Malesherbes, près de la Made-
leine, à deux pas du cercle Volney, des
« Moutards » et de « l'Epatant ».

Ilé bien ! au risque de me faire cons-
puer par les féministes, je trouverai beau-
coup plus épatant que ces dames s'occu-
passent de leurs moutards, ou d'en procréer
si elles en sont dépourvues.

Il est vrai que la proximité du cercle

Volney voisinant ce nouveau club féminin, me fait craindre fortement qu'il ne soit fréquenté que par des dames en ruines.

Le dernier courrier de la mode vient d'ouvrir une campagne contre les dessous féminins :

Plus de jupons encombrants et qui ramassent la boue, mais la culotte bouffante de satin noir, serrée au genou par une jarretière. La princesse Hélène, duchesse d'Aoste, l'a adoptée depuis longtemps. Plus de corset : des corsages suivant les contours de la taille et blousant par devant, comme ceux de Sarah Bernhardt.

Mais c'est par derrière que ça ne blouse pas, chanterait la Muse d'Armand Silvestre ; ou plutôt les promotrices de ce nouveau mouvement féministe se blousent partout, en supprimant la suggestive et troublante attraction irrésistiblement exercée sur nous par le mystère des blancheurs capiteuses, des dentelles, des froufrous et de la finelingerie intime d'une jolie femme.

J'en dirai autant du corset lui-même, ce cilice amoureux meurtrissant ses pénitentes, et si la divine Vénus de Milo nous offre sa sublime beauté dépourvue de cette armure satinée, c'est évidemment parce qu'elle manquait de bras pour le lacer.

Tandis qu'avec ses culottes bouffantes et son corsage en blouse, la belle Hélène, fût-elle d'Aoste, et ses imitatrices ne représentent plus guère à notre imagination dérouter que des silhouettes garçonnières poussées à la charge par l'indigence, ou l'exagération des formes, caricatures masculines dignes seulement d'être chantées par la poésie d'un Oscar Wilde.

Toutes cyclistes alors ?... Allez donc, tas de béca...nes !

Il restera toujours des femmes, les seules vraiment dignes de ce nom et de notre fervente adoration, qui ne se résoudront jamais à endosser le hideux uniforme des rouleuses.

Justement, M. Georges Berry a été entendu par la commission du budget, sur son amendement tendant à diminuer la taxe des vélocipèdes.

Nous demandons, à notre tour, à être entendus, extra-parlementairement, par la même commission, sur les moyens les plus propres à amener la diminution, voire l'extinction de l'engeance vélocipédarde.

A cet effet, et dans le but patriotique de contribuer à l'équilibre du budget, nous proposons que l'on impose à toute bécaïe l'adjonction d'un compteur de tours et que l'on frappe les bécanciers d'une contribution progressive suivant le nombre de tours accusé par cet appareil enregistreur.

De cette manière, plus nos insupportables pédards infesteraient fréquemment les voies publiques et plus ils seraient lourdement imposés ; ce qui serait de toute justice.

Puisse donc cet amendement être pris en sérieuse considération par la Chambre et le Sénat, devenus ainsi fin-de-cycles

FRANC-SILLON.

POUR ÊTRE HEUREUX

*La vie est un combat rempli d'heures amères,
Où l'on entend les os et les cœurs se briser ;
Où, quand l'un fait la chasse à de folles chimères,
L'autre, grâce à l'argent, prétend tout maîtriser.*

*Ambitieux d'un jour, illustres éphémères,
Ne verra-t-on jamais votre soif s'apaiser ?
L'amour ne luit-il pas pour les plus pauvres bères,
Et faut-il donc tant d'or pour payer un baiser ?*

*Être ou se croire aimé par une belle femme,
L'aimer vraiment soi-même avec la chair et l'âme :
Tout le reste n'est rien, voilà l'essentiel...*

*— Pour être heureux, en somme, il nous faut peu de choses,
Le bonheur tient fort bien entre deux lèvres roses,
Il suffit d'un œil bleu pour refléter le ciel !*

Henri SECOND.

LE GUIGNOL DU GYMNASÉ

L'administration de ce coquet petit théâtre a eu la très heureuse inspiration de remonter une pièce en quatre actes de l'ancien répertoire, *Duroquet*, d'une saveur bien locale et faisant ressortir avec une justesse parfaite le caractère si éminemment lyonnais de Guignol, de Gnafron et de leurs partenaires.

Chaque soir la salle est pleine. On a refusé du monde.

Ce succès, il faut le dire, est dû non seulement aux artistes (le vocable est mérité) en chair et en os, qui entrent admirablement dans la peau de leurs marionnettes, mais aussi au soin apporté par l'administration de l'établissement dans le choix des pièces. Les œuvres jouées ne blessent en rien la morale ; elles ne renferment ni termes ni allusions contraires aux bonnes mœurs.

La présence tous les soirs au théâtre du Gymnase des familles qui viennent passer là quelques heures d'agréable et saine distraction justifie cette opinion.

En somme, *Duroquet* dont les inénarrables péripéties, les amusantes boutades font retentir la salle de joyeux éclats de rire, promet une longue série de représentations.

CONCOURS GRATUIT

Le journal *Le Franc Parler* ouvre un concours gratuit de chansons (4 couplets maximum), sur le sujet : MONTARIOL et L'ACADEMIE.

Adresser les envois au Directeur : 17, rue du Delta, Paris.

A LA GRANDE MAISON

SUCCURSALE

DE LYON

Place de la République
VÊTEMENTS

Tout faits et sur mesure

CHAPELLERIE - CHAUSSURES
Chemises, Cravates
GANTS



VOULEZ-VOUS un Porte-Monnaie

Solide et Pratique, achetez le TANNEUR (sans couture) à Lyon-Echo, 61, rue de la République, 61. FRANCO POSTE : en veau russe 2.15 ; en maroquin 1.95. Vente en gros : BONNARDEL, tanneur, LYON.



VOULEZ-VOUS une Serviette

une Sacoche de voyage, un Carriér de chasse, une Sacoche de bicyclette sans couture (même fabrication que le porte-monnaie Le Tanneur), véritables solides et pratiques, achetez ces articles au SANS COUTURE, 61, r. de la République, Lyon. Vente en gros : C. BONNARDEL, tanneur, Lyon.



ANTICOR VÉTAR le plus pratique, le plus énergique ; se conserve indéfiniment sous tous les climats. JACQUET 1, rue Vaucour, Lyon, franco poste. 1 fr. la feuille. SE TROUVE PARTOUT

ÉLECTRICITÉ

Installation de Sonneries électriques, Téléphone, Porte-voix, Appareils électriques de sûreté contre les malfaiteurs

PARATONNERRES
LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Pose soignée — Prix avantageux

FOURNITURE DE TOUS APPAREILS ÉLECTRIQUES ET Téléphones DE RÉSEAU, ETC.

Maison CHOLLET et REZARD

CHOLLET, Succ^r

10, rue Bellecordière et rue Tupin, 28

LYON

LE LIVRE D'OR

de l'Exposition Universelle de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ESPIC ou la Poudre
OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NEURALGIES
TOUTES PHARMACIES, 2 fr. la boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE.

BIBLIOGRAPHIE

LA SYLPHIDE

Alexandre MICHEL, secrétaire
Place d'Armes, Voiron (Isère).

Sommaire du numéro d'octobre 1897

Les Danaïdes, Sully Prudhomme. — Le Portrait, Gustave Rivet. — Souvenir, Espoir, Jules Sionville. — La Maison Natale, Alexandre Michel. — Odi profanum vulgus, Paul Berret de Vernas. — A Lamartine, André Jurénil. — Invitation, René Daxor. — Sonnet d'Orient, Ely Nevil. — Encore les lettres, Emile Trolliet. — Salut militaire, Charles Fuster. — A Rose, Louis Michaut. — Tzigane, René Delaporte. — Méditationnelle, Trancrède de Virieu. — Le Banc des sous-off., Jacques Prabère. — Marchande d'amours, Isaac Cottin. — A une âme désolée, Henri Montet. — Au Presbytère, Joseph Destibarde.

Abonnement : Un an, 6 francs.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du numéro 2120 du 13 novembre 1897

Chroniques : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Théâtres, par H. Lemaire. — Musique, par A. Boisard. — A travers Madagascar, par H. Mager. — Le centenaire de la houille, par L. Claretie. — L'affaire Dreyfus, par N. Nozeroy. — La grève des "chevillards", par Guy Tomel. — Le douanier Marcoux, par M. E. Le Génissel d'Arnaville. — Le buste de Marie-Antoinette, Boyer d'Agen. — Sport, par Archiduc.

Explication des gravures, Echecs, Rébus, Récréations, Revue comique, Caricature à l'Etranger, Bibliographie, etc.

Nouvelle illustrée : Paris mobile : Le Paris, par Aug. Germain, illustrations de Slom.
Le numéro : 50 centimes

Sommaire du numéro 2121 du 20 novembre 1897

Chroniques : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Théâtres, par H. Lemaire. — Musique, par A. Boisard. — Voyage aux pays des vertus, par Boyer d'Agen. — Voyage de M. André Lebon, par A. Méville. — Variété : Le docteur Evans, par G. Lenôtre. — La ménagerie et mort de Pezon, par N. Nozeroy. — La Musique du régiment Préobrajensky, par N. — La locomotive Heilmann, par X. — La mode dans le Monde, par Ludka, etc.

Explication des gravures, Echecs, Rébus, Récréations, Revue comique, Caricature à l'Etranger, Bibliographie, etc.

Nouvelle illustrée : Navarine-Navarette, par A. de Gériolles, illustrations de Dedina.
Le numéro : 50 centimes.

CIRQUE RANCY

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, et les jeudis et dimanches, à 3 h., représentations équestres variées.

Au programme : Le double fil de fer par M^{lle} Amalia et M. James Jée. — Sport et cascades par Niny et Orlando. — Divertissement Watteau. — Andalouses et Picadores. — Les sœurs Mouffier. — Jée, jongleur équestre.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs à 8 h. Dimanches et Fêtes, matinée à prix réduits.

Au programme : Ozeola. — les musicaux Black et Adra. — Les chanteuses Alidorff, Abdala, Helda. — La troupe russe Doubniakoff. — Le ballet La Fontaine de Jouvence.

SCALA-BOUFFES

Les Dames provençales ; Sems, un gymnaste de premier ordre ; les clowns Dascas ;

Davin, l'homme protégé ; MM. Demanche, Ravinet, etc. Au premier jour, Bloock, le comique alsacien.

ELDORADO

Concert avec Fragson — les Quatre filles Aymon — le Carnaval de Venise.

MÉNAGERIE DICKMANN-PEZON

Représentations tous les soirs avec les prouesses des dompteurs Marius Auger et Dickmann.

Matinée à 3 heures, dimanches et jeudis.

LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE "LUMIÈRE"

1, rue de la République, (près du Grand-Théâtre)

AVIS. — Le vrai Cinématographe Lumière est visible seulement 1, rue de la République, près du Grand-Théâtre, et n'a pas de succursale à Lyon.

Voici la liste des nouvelles vues projetées :

Bataille de fleurs.

Panorama des bords du Nil.

Alpins : Maniement d'armes.

Discussion politique.

Naples : Une rue.

Mort de Charles I^{er}.

Défilé de canotiers.

Nounou et soldats.

Prix d'entrée : 0 fr. 50

Les séances ont lieu tous les jours de 2 heures à minuit et de 10 heures à minuit les dimanches et fêtes.

Revue Financière Hebdomadaire

Les allures du marché sont très satisfaisantes, les affaires sont assez actives et les cours meilleurs.

Le 3 % se traite à 103,75; le 3 1/2 % à 106,75.

Le Crédit Foncier se traite à 625. En ce qui concerne les Communales 1893 3.20 0/0, il est à prévoir qu'il en sera de leur conversion comme de celle d'autres séries précédemment converties, c'est-à-dire que les demandes de remboursement seront rares et que les porteurs accepteront la réduction d'intérêt à laquelle l'abaissement du loyer des capitaux oblige le Crédit Foncier.

Le Crédit Lyonnais est ferme à 775; le Comptoir National d'Escompte à 582 et la Société Générale à 525.

Les fonds étrangers sont bien tenus.

Au Comptant, les obligations des Chemins de fer Economiques sont recherchées à 467.

L'action Bec Auer est en progrès à 770.

L'action de la Société d'Héraclée est en hausse à 633.

Les oblig. Salonique-Constantinople sont demandées à 292 et les Smyrne-Canaba à 379.

En Banque l'action de la Société Continentale d'automobile s'avance à 150.

L'ASSURANCE SUR LA VIE

La réserve sociale ou statutaire de la Nationale Vie atteint maintenant le chiffre de 13 millions 958.000 francs. Elle s'accroît chaque année d'un sixième des bénéfices réalisés, elle aura bientôt doublé le capital social.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

VOYAGES POUR TOUS

à l'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1900

UNE SEMAINE A L'EXPOSITION

UN FRANC par semaine ou 1 fr. 50 par semaine
suivant l'époque des versements et le parcours

LA SOUSCRIPTION ASSURE :

Voyage en chemin de fer aller et retour. — Hôtel confortable, nourriture comprise (3 repas par jour). — Entrées à l'Exposition. — Voitures spéciales. — Excursions (Versailles et environs de Paris) et visites aux monuments et curiosités. — Guides spéciaux. — Réductions de prix dans divers Théâtres et Concerts. — Bons-primés pour réductions sur achats dans un grand nombre de magasins. — Participation à tous les tirages qui auront lieu en 1900 des Bons de l'Exposition, etc.

La Souscription ne comporte aucune obligation de versements
LES LIVRETS SONT NOMINATIFS MAIS PEUVENT ÊTRE TRANSFÉRÉS

80 0 des sommes versées restent à la disposition des Souscripteurs
jusqu'au 1^{er} Janvier 1900
et constituent une sorte d'épargne qui leur appartient.

Ces fonds sont déposés, au fur et à mesure des versements, à la BANQUE DE FRANCE, remployés en titres de la Ville de Paris, du Crédit Foncier ou en valeurs jouissant de la garantie de l'Etat, et ils sont régis sous le contrôle d'une Commission spéciale.

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES DÈS À PRÉSENT : CHEZ M. SIMON, BANQUIER, RUE NEUVE, 32, LYON

et à L'AGENCE FOURNIER rue Confort 14 LYON
et dans ses succursales de Grenoble, St-Etienne, Valence, Mâcon, Chalon-sur-Saône, Dijon et Clermont-Ferrand.

ON SOUSCRIT AUSSI :

à GRENOBLE, chez M. CHARLIER DE CHILY, 9, Place Victor-Hugo;
à ST-ÉTIENNE, — M. POISSON, 4, Rue de la République;
à VALENCE, — M. RUZAN, 4, Rue de l'Industrie;
à DIJON, — M. F. LAFOND, Représentant de Commerce;
à MACON, — M. MUEZER, 38, Rue Lacreteille;
à CLERMONT-F⁴, — M. Ch BARRAT, 4, Place de Jaude.

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suav Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
PARIS
SAUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

LE FLORIGENE
ENGRAIS CHIMIQUE SOLUBLE

Pour la culture des Fleurs et des Plantes d'appartements

PRIX DES BOITES, avec le Mode d'emploi : 1 fr. et 1 fr. 75

DÉPOT GÉNÉRAL : PETITS DOCKS DU COMMERCE, 2, rue Confort — LYON

SAVON ROYAL à l'ESSENCE de SAVON VELOUTINE